

389

Le Temps Présent

LES LIVRES ET LA VIE

31 Août 48

La trahison des "littérateurs"

Julien BENDA : *La France byzantine*

VOICI un ouvrage dont on parlera sans doute au moins autant que de *La Trahison des Clercs*. Le sujet en est assez bien résumé dans le titre, qui renouvelle la tradition des longs titres explicatifs, chère aux auteurs du XVIII^e siècle. Le voici en entier : *La France Byzantine ou Le Triomphe de la Littérature pure. Mallarmé, Proust, Gide, Valéry, Alain, Giraudoux, Suarès, les Surréalistes. Essai d'une psychologie originelle du littérateur* (1).

Il est un mérite que l'on ne dénierait pas aux écrits de M. Benda : c'est de provoquer la discussion, de donner à penser. Et cela tient en partie au fait que ce prêtre de la raison pure, qui se veut tout imperturbable et objectif, est un passionné. Il écrit quelque part, à propos de Valéry : « Ce ton de souverain mépris à l'égard du dissident est exactement celui de Maurras. » Se doute-t-il que, souvent, c'est aussi exactement le ton de Julien Benda ? Je le crois, car peu d'écrivains donnent plus que lui l'impression de savoir exactement ce qu'ils font. Mais j'imagine qu'il a tenu à garder cette note passionnée, conscient qu'elle aiderait beaucoup au succès de son livre et à la propagation de ses idées.

Il est difficile, en un article de journal, de faire plus qu'effleurer la matière traitée dans ce copieux volume, bourré de citations, et qui témoigne d'une lecture singulièrement étendue. L'idée maîtresse du livre est que les écrivains contemporains tenus pour les plus brillants et représentatifs ont trahi la raison et, dédaigneux de convaincre, se sont seulement souciés de plaire. Elargissant le débat, M. Benda se demande si ce mépris de l'idée, cette recherche d'une forme qui soit sa propre et seule fin n'est pas le fait de tous ceux qu'il appelle de purs littérateurs, si bien que les époques de byzantinisme, de décadence, où ce type d'écrivains triomphe, correspondraient à l'état normal de la vie littéraire, les époques classiques d'équilibre parfait entre le fond et la forme constituant l'exception.

La critique de M. Benda, cela est indubitable, s'insère dans un mouvement général de réaction contre les excès de la littérature hermétique et invertébrée. Ici même, dans la faible mesure de nos moyens, nous nous sommes élevé contre une théorie qui voudrait qu'on ajoutât de l'obscurité, ainsi que contre le mépris trop évident de la composition. Nous suivons résolument M. Benda lorsqu'il blâme cette « volonté que la littérature repousse l'idée nette ». Cependant, sans repousser l'idée nette, on peut se méfier de certaines idées apparemment claires dans ce qu'elles ont de schématique, de simplificateur, et donnent une vue

incomplète de l'objet. Un tel effort est éminemment louable, il tend vers une plus haute vérité, vers une appréhension du réel non moins précise que celle qui est donnée par « l'idée claire », et plus riche. M. Benda condamne avec raison le mépris de l'universel. Mais il arrive qu'il prenne pour ce mépris ce qui n'est que le mépris de l'abstrait, en tant que vision simplifiée, fragmentaire du réel. M. Benda, qui a passé sa vie à batailler contre l'introduction par Bergson de la connaissance intuitive dans la philosophie, fait sienna la parole de Fustel de Coulanges : « Dix ans d'analyse pour une heure de synthèse » (p. 245). Il n'empêchera pas que ce mouvement qui vise à augmenter dans l'activité intellectuelle la part de l'intuition n'ait constitué, dans l'ensemble, un progrès.

Ailleurs, à propos d'une définition de la pensée comme « l'effort de l'être, tout orienté vers ses finalités supérieures », il écrit : « On voit l'application à confisquer le nom de pensée, avec l'hommage qui l'accompagne (1), au profit d'un état mystique qui n'a aucun rapport avec ce que tout le monde appelle pensée. » (p. 80). Pour notre compte, nous ne voyons pas comment il peut refuser le nom de pensée à la méditation mystique, pour la raison que « tout le monde » appelle pensée le seul raisonnement discursif, raison qui est non seulement peu philosophique, mais sans fondement.

Il s'en prend aussi à ce qu'il appelle la soif du total, soutenant que c'est là : « ne connaître que les mœurs de la vie primitive » et « ignorer celles qui caractérisent les organismes supérieurs » (p. 49). Or l'ambition de comprendre la totalité du réel, chez le philosophe, de la recréer, chez l'artiste, est ce qui chez l'un et chez l'autre témoigne du sens du divin, sens qui apparaît comme essentiellement étranger à la pensée de Julien Benda. Ainsi quand il se déclare « confondu » de lire chez Claude Bernard : « Il viendra un temps, où le savant, le poète et le prêtre parleront la même langue et se comprendront », c'est à nous d'être confondu que lui échappe la qualité prophétique d'une telle vision. A force de se vouloir uniquement intelligent, il en arrive à donner l'impression de demeurer fermé à maintes évidences.

En conclusion, si nous approuvons M. Benda chaque fois qu'il rompt des lances en faveur de la raison et de la vérité, nous ne le suivons plus quand il proclame la primauté de l'intellectualisme. Son intelligence, à l'aise dans la critique, nous paraît beaucoup plus embarrassée quand il s'agit de construire.

Armand PIERHAL.

(1) Gallimard, 155 fr.